

fait charmant que je viens présenter à mes lecteurs. Ceux qui connaissent Lacordaire, et ils sont légion, en ont eu assez d'y voir inscrit son nom ; ceux qui ont goûté l'avantage d'entendre et d'admirer, l'année dernière, à Notre-Dame de Montréal, le Père Babonneau, l'éloquent frère en religion du moine illustre de Sorèze, savent que mon sentiment n'est pas outré.

Tout le monde voudra relire cette conférence si belle, si grande, si pure et noble, qui avait attiré, au mois de mai 1890, à salle comble, toute l'élite de la société montréalaise à l'une des plus remarquables séances littéraires dont le Cercle Ville Marie garde souvenir en ses annales.

Ceux qui ont pu l'entendre chercheront à renouveler ainsi l'émotion ressentie naguère en face d'un fils de Saint-Dominique révélant à ses auditeurs les secrets intimes d'une âme forte, d'un cœur aimant le cœur, l'âme d'un frère, d'un religieux comme bien des siècles n'en ont pas vu. D'autres qui n'eurent pas cet avantage unique voudront se dédommager en lisant ce qu'ils n'ont pu entendre. Nous les approuvons, certes, fort.

Mais entre tous, tiendront à lire, et à bon escient, le petit livre dont nous nous occupons ceux qui y sont particulièrement intéressés : j'ai nommé les jeunes gens. Il leur convient de le choyer, d'en faire comme un *vade mecum*, puisqu'ils y trouveront à jamais le précis d'une doctrine à la fois suave, droite et bonne, propre à faire le bonheur et la gloire de leur vie. Et ils jouiront, d'une jouissance bien douce, à savourer l'art merveilleux avec lequel le savant conférencier a su agencer pour eux ces pages, parmi les plus belles du prédicateur incomparable qui a mérité d'être appelé "l'apôtre des jeunes gens," où il donne à sa chère jeunesse de paternels conseils sur l'amitié, le caractère, l'honneur, la chasteté, etc. ; toutes ces vertus si nécessaires à ceux qui ont à cœur de devenir des hommes.

Nous voudrions citer des passages qui nous ont ravi : peine inutile ; Lacordaire serait à citer en entier, à ce compte là, et le père Babonneau n'a pas besoin, pour sa réputation, que nous appuyions davantage. Donc, nous allons laisser aux lecteurs avides le contentement de la surprise : nous les renvoyons à la conférence imprimée.

Seulement devons-nous louer comme elle le mérite l'initiative prise par la direction du Cercle Ville-Marie, de cette publication. Ce discours fit un jour les délices du public auditeur, cette brochure, certes, fera celle du public lecteur. Souhaitons aux directeurs du Cercle de continuer dans cette bonne voie et de réaliser l'espérance, par la rumeur encouragée, que la conférence du père Babonneau sera bientôt suivie de celle, plus récente, du père Henriot, laquelle fut aussi un succès. On dit même qu'un plus grand nombre des belles lectures qui se font dans ce cénacle littéraire paraîtra ainsi en brochure formant série ! Tant mieux !

La forme typographique est parfaite : la maison Sénécal s'est surpassée pour la rendre digne du fond. C'est assez dire avec quelle rapidité les exemplaires de cette conférence, magnifique de toutes façons, vont s'envoler de chez les principaux libraires de Montréal, où ils ont été mis en dépôt !

L'éditeur Granger vient de mettre en vente la seconde édition d'un ouvrage qui semble appelé à une grande popularité. Cela s'explique par le fait que le nom de M. Louis Fréchette, le poète lauréat, est attaché à ce livre. Voilà qui en ferait mousser bien d'autres. Les *Feuilles volantes* forment un très joli volume in-douze, de deux cents pages, qui fait l'honneur et la recommandation de l'éditeur et des imprimeurs, MM. Désaulniers et Leblanc.

Quant au mérite intrinsèque de l'ouvrage, un de nos collaborateurs se chargera de l'exposer dans un prochain numéro.

Un de nos confrères de la presse anglaise des États-Unis, le *New England Magazine*, publiera, dans sa livraison mensuelle de décembre prochain, une étude très élaborée, avec portraits à l'appui, sur le journalisme et les journalistes canadiens, français et anglais. M. Harte, celui des collabo-

rateurs de la revue bostonnais qui rédigera cet article est, paraît-il, un homme très entendu en la matière, et tout annonce que ce travail sortira du commun.

Nous nous faisons un devoir et un plaisir de communiquer cette nouvelle à nos lecteurs, comptant bien que parmi eux plusieurs amateurs voudront se procurer l'intéressante livraison décebrale de notre confrère de là-bas.

Adresse : No 86, Federal street, Boston, Mass.

Lucas Saint-Elnor

LE SUICIDE DU GÉNÉRAL BOULANGER

(Voir gravures)

On a donné plusieurs variantes des événements qui ont accompagné ce suicide. Le mari de la nièce du général, M. Dutens, qui l'avait accompagné en exil, a fixé d'une façon définitive les détails de cette fin tragique.

"Je savais, a dit M. Dutens, le général déterminé à en finir avec une existence qui lui pesait, mais non dans ces conditions.

"Je suis comme une horloge qui a perdu son ressort, et rien ne pourra me remonter", nous disait-il souvent, à Mme Dutens et à moi, alors que nous essayions de le distraire de son chagrin.

"Mais je ne pouvais supposer qu'il se tuât au cimetière, j'étais convaincu que c'était dans sa chambre, dans son lit, devant le portrait de celle qu'il a regrettée jusqu'à la mort, qu'il accomplirait son sinistre projet. Aussi lorsqu'on me prévint qu'il était, contre son habitude, sorti dès le matin pour aller au cimetière, je ne fus pas très inquiet.

"Néanmoins, je m'y rendis et comme on m'avait prévenu que le général avait un quart d'heure d'avance sur moi, je hâtai le cocher le plus que je pus.

"En arrivant devant la porte du cimetière, je trouvai le cocher et le valet de pied bien tranquilles, ce qui me rassura à cause de l'avance en question et de la qualité de ses chevaux ; je me fis la réflexion que, s'il avait voulu se tuer, ce serait déjà fait.

"J'entrai précipitamment dans le cimetière et je l'aperçus auprès de la tombe, les deux mains dans les poches, selon sa coutume, ainsi que vous le savez, les sortant de temps en temps pour redresser une fleur, arranger une couronne.

"En m'apercevant, il me regarda sans aucune colère et me demanda par quel hasard je me trouvais là. Je ne pus lui cacher quel avait été notre effroi à tous, et alors il sourit et, me prenant le bras :

"—Mais vous êtes tous fous ; si j'avais voulu me tuer, ce serait dans ma chambre et pas ici. Je ne serais pas tranquille, il y a des ouvriers tout autour, des visiteurs, il peut survenir un enterrement, et, pour se tuer, à mon avis, il faut être tranquille.

"Mais, si j'avais voulu me tuer ce matin, je n'aurais pas fait atteler, ce qui a donné l'éveil ; je serais sorti à pied, j'aurais pris un fiacre, je serais venu ici et tout eût été dit.

"Si je suis venu ici ce matin, c'est, vous le savez bien, parce que c'est ma vie d'être ici et que je ne vis pas lorsque je suis loin de cette tombe."

"Nous causâmes alors très amicalement ; puis, tout d'un coup :

"—Voilà l'heure qui s'avance. D'après ce que vous m'avez dit, ces dames doivent être inquiètes ; nous allons rentrer déjeuner. Vous avez une voiture ?

"—Oui, général.

"—Eh bien ! allez la payer ; je vais pendant ce temps dire un dernier adieu à celle qui n'est plus, et nous rentrerons ensemble.

"Je lui obéis, je fis quelques pas du côté de la sortie du cimetière ; puis un vague pressentiment m'assaillit. Je revenais sur mes pas, lorsque j'entendis une détonation. Je me précipitai vers la tombe.

"Le général était par terre, à sa place favo-

rite, la tête penchée sur la poitrine. Deux filets de sang lui coulaient de chaque côté du crâne ; il eut quelques légers spasmes, et ce fut tout."

* *

Voici maintenant l'hôtel de la rue Montoyer qu'habitait le général Boulanger. C'est, on le voit, une simple maison bourgeoise ; toutes les fenêtres sont closes, les persiennes fermées et les stores partout abaissés. Une seule fenêtre est ouverte au deuxième étage, montrant une silhouette de femme qui, penchée, regarde les groupes arrêtés devant la maison. C'est Mme Boulanger mère ; elle ne sait rien encore de l'événement, alors que, par un poignant contraste, le corps de son fils est étendu à côté d'elle.

Dans la pièce du second étage, en effet, dont les deux fenêtres sont, dans notre gravure, à droite de celle où est placée Mme Boulanger, est étendu le cadavre. Entrons-y. L'aménagement en a été souvent décrit ; le bleu domine. C'était la chambre de l'amie, le corps repose sur le lit où elle-même est morte, un lit de milieu. La figure est calme. La photographie nous montre sur la tempe gauche la blessure faite par la balle à sa sortie, le trou est caché par un tampon de ouate engagé dedans.

Le général est en frac, tenue de soirée, avec pantalon à bande de soie. Sur la poitrine, à droite, la plaque du grand-officier de la Légion d'honneur. Le corps, dans son ensemble, forme une grande ligne noire, rigide, sur l'étoffe du dessus de lit. Des bouquets sont disséminés tout autour.

UN NOYAU

HISTOIRE VRAIE

La mère avait acheté des prunes, et voulant les distribuer aux enfants après le dîner, elle les avait mises sur une assiette.

Vania n'avait jamais mangé de prunes ; ces fruits le tentaient beaucoup ; il les avait flairés et désirait fort les goûter ; il ne faisait que tourner autour. Resté seul dans la chambre, il eut pu résister à la tentation ; il en prit une et la mangea.

Avant le dîner, la mère compta les prunes, et vit qu'il en manquait une. Elle en informa le père. A table, le père demanda :

—Eh bien, mes enfants, n'en est-il pas un parmi vous qui ait mangé une prune ?

Tous répondirent : "Non !"

Vania devint rouge comme une cerise et affirma : "Non, je n'en ai pas mangé."

Alors, le père reprit :

—Si que qu'un de vous l'a mangé, ce n'est pas bien, mais là n'est pas le malheur. Le malheur est qu'il y a des noyaux dans les prunes, et que si l'on avale un de ces noyaux, on meurt dans les vingt-quatre heures ; voilà ce que je crains.

Vania pâlit et s'écria :

—Non, j'ai jeté le noyau par la fenêtre !

Tout le monde rit et Vania se mit à pleurer.

NOUVELLE BANQUE D'ÉPARGNES

La Banque du Peuple a ouvert comme nos lecteurs le savent, un département d'Épargne, dans sa succursale No 1555, rue Ste-Catherine, coin de la rue Saint-André, à Montréal. On y reçoit en dépôt toutes les petites économies, à partir de "une piastre" en montant. La Banque paie sur ces dépôts 4 pour cent d'intérêt.

Une petite remarque :

Lafontaine s'est trompé dans la fable du chêne et du roseau, ce n'était pas un chêne qu'il voulait mettre, puisque la morale de l'épilogue se borne à ceci : "Au fort de la tempête il faut un peu plier (peuplier)."